

6 décembre 1964, Québec

Inauguration St-Lawrence College

En admirant les magnifiques armoiries de ce collège, ma pensée s'est arrêtée longtemps sur la croix double qui les surmonte. Cette croix rappellera toujours celui qui a tant voulu cette institution, celui dont j'ai l'honneur d'être le fervent admirateur et le respectueux ami, celui dont la modestie et la simplicité ont le don de dynamiser toutes les bonnes volontés: Son Excellence Monseigneur Maurice Roy, archevêque de Québec et primat de l'Église canadienne!

J'ai dit modestie et simplicité qui dynamisent, parce que plus j'avance en âge, sinon en sagesse, plus je constate que ceux qui veulent vraiment le bonheur du peuple, en poursuivant avec sollicitude et constance des buts nobles et élevés, sont ceux qui ne se font pas remarquer par leurs vociférations.

Que se réalisent ici tous les rêves de Monseigneur Roy, que ce collège lui apporte toutes les satisfactions que souhaite son cœur de pasteur, voilà, j'en suis sûr, le vœu le plus total que je puisse adresser à ceux ici présents – et même ici revenus pour la circonstance – qui ont collaboré à une réalisation aussi fidèle de l'idée génératrice.

Je vois déjà le jour où ce collège jouira d'un grand prestige, non seulement dans le Québec, mais dans l'Amérique du Nord tout entière. Dès l'annonce de sa création, il a exercé un attrait extraordinaire sur de nombreux parents de l'Ontario et des États-Unis, et je suis fier de dire que la principale source de ce prestige lui vient de l'enseignement du français, comme langue seconde, dans un climat canadien-français et dans les harmoniques – si je puis m'exprimer ainsi – de la réputation extraordinaire dont l'Université Laval est irradiée.

On demande souvent aux Québécois, avec une nuance d'exaspération:

-Mais, au juste que voulez-vous? « Be specific »!

Eh bien, je crois que le St. Lawrence College est un exemple de ce que nous aimerions voir dans les autres provinces.

Nous souhaitons qu'elles accordent aux minorités canadiennes-françaises des institutions comme on en trouve ici et dont St. Lawrence est certainement l'un des plus beaux fleurons.

Nous voudrions que le Recteur de, l'Université de Montréal n'ait plus raison de dire aussi justement qu'il l'a fait, il y a quelques semaines: « Les Canadiens de langue anglaise n'ont pas appris le français parce qu'ils n'y étaient pas obligés, ce qui est troublant. Les Canadiens français n'ont appris l'anglais que parce qu'ils en avaient besoin, ce qui est également troublant. »

Voilà la différence entre l'utilitarisme à la vue courte et l'humanisme généreux!

Mais quand des jeunes, de croyances, de religions, aux origines ethniques, de milieux différents, s'assoient côte à côte pour faire fructifier, pour le bien commun, leurs talents respectifs; quand ils apprendront à cultiver leurs différences tout en estimant ce qui rend

l'autre différent, on découvrira alors qu'une Maison comme celle-ci est la pépinière idéale pour former des citoyens dignes de la liberté dont on jouit dans une démocratie.

Être digne de la liberté, quelle responsabilité d'adulte!

Une responsabilité à laquelle on ne songe pas toujours et qui pourtant oblige celui qui en est investi à développer ensuite les talents avec lesquels il pourra le mieux servir ses contemporains.

Le collège de 1964 ne peut pas être une tour d'ivoire de la culture dans laquelle un chercheur de laboratoire considère les convulsions du monde comme des réactions dans une éprouvette.

À la fois artisan et témoignage d'une civilisation généreuse, le collège doit servir d'éclaireur aux politiques de collaboration et d'efforts constructifs. Le but d'un collège est donc de préparer les hommes à s'intégrer à la société de l'avenir pour en rehausser les standards intellectuels et moraux au moins tout autant que les standards technologiques.

À mon sens, le comble de la démocratie c'est de faire en sorte que chaque enfant doué puisse développer au maximum ce qui est en puissance en lui. Lorsque nous voulons l'éducation pour la collectivité, ce n'est pas pour la placer au-dessus de l'individu. C'est pour servir celui-ci, c'est pour être sûr qu'un véritable talent ne sera pas étouffé par les ronces de l'ignorance et que ce talent, à son tour, servira la collectivité grâce aux possibilités que l'éducation lui aura ouvertes.

Nous avons ici avant tout un collège classique qui mettra l'accent sur les humanités tout en permettant à ses diplômés d'entrer dans n'importe quelle université canadienne, britannique ou américaine. Cet heureux équilibre entre les humanités et les sciences est indispensable, car l'homme n'est pas une intelligence désincarnée.

L'humanisme jouit d'un espoir qui sera toujours refusé à la technologie. Celle-ci est fatalement destinée à perdre une course, à être limogée, si je puis la comparer à une personne. La technologie ne peut s'empêcher de procréer le dauphin qui lui demandera sa démission. Mais l'humanisme est le témoin de l'esprit, le champion de l'éternel, de la vérité universelle; sa mission est de protester contre les abaissements spirituels, les dégradations qui menacent l'homme numéro de demain, même s'ils paraissent être demandés au nom du progrès.

Quand je lis dans THE SCIENTIFIC AMERICAN qu'on utilise aujourd'hui trente fois plus de jeunes gens forts en sciences dans l'industrie qu'il y a vingt ans, je ne suis pas découragé. Je le serais seulement si ces scientifiques n'avaient pas acquis une base humaniste.

Le danger, c'est que l'humanisme essoufflé ait de la peine à rejoindre la science qui galope. Nous créons l'automatisation puis, seulement après, nous nous interrogeons sur ses conséquences sociales; nous fabriquons une bombe nucléaire et ce n'est qu'après que nous nous demandons comment la civilisation pourra lui survivre. Nous nous proposons d'aller cultiver un petit jardin sur la lune, et le nôtre, sur terre, n'est même pas régulièrement sarclé.

La science doit être la servante de l'homme et non le Moloch impitoyable qui le dévorera. Tout pour l'avancement des sciences, d'accord; mais tout, encore plus, pour l'humanisme qui lui dira de se tenir au garde à vous devant la majesté native de l'homme.

C'est donc dire que l'éducation est une attitude de l'esprit beaucoup plus que l'inventaire d'un entrepôt de connaissances. Un premier ministre de France, Edouard Herriot, a dit autrefois une phrase inoubliable: « La culture, (je pourrais ici ajouter l'éducation) c'est ce qui reste après que l'on a tout oublié ».

Ce ne sont pas les faits emmagasinés qui comptent. Souvent au contraire, rien n'est plus dangereux que la sottise armée d'instruction: si la mire d'un fusil est faussée, il est préférable que cette arme ne contienne pas de balles!

C'est donc à l'humanisme qu'il appartient de réchauffer l'esprit froidement utilitaire. L'intelligence n'est qu'une des facultés de l'homme: à elle seule elle sera toujours impuissante à le comprendre tout entier. Si banal soit-il de répéter que l'éducation doit développer les qualités qui ressortissent plus au cœur qu'à l'esprit, il faut déclarer cet idéal bien loin encore de sa réalisation, tant que la générosité et l'instruction ne seront pas en raison directe l'une de l'autre. Hélas! ce n'est pas encore le cas! Avouons-le courageusement, sans nous mettre la tête dans le sable. Je sais bien qu'une institution comme celle-ci est un forum, un carrefour de la tolérance, de l'œcuménisme des patriotismes, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais il y a encore dans ce monde, dans ce pays et dans cette province, trop de rigides incompréhensions.

Tout comme la jalousie est beaucoup plus une manifestation d'égoïsme que d'amour, le patriotisme qui ne comprend pas celui des autres n'est pas du patriotisme. Ce qui entre dans une petite âme en prend les dimensions. Il en est ainsi du patriotisme d'un cœur desséché qui ne fait qu'extrapoler son intérêt personnel jusqu'aux frontières physiques de son pays et qui, sous prétexte qu'il ne partage pas le passé de ses compatriotes, refuse d'en partager l'avenir. Malheureusement, comme je le disais tout à l'heure, rien n'est plus dangereux que la sottise armée d'instruction.

C'est ainsi que devait être le pharisien de la parabole qui félicitait Dieu de l'avoir fait si bon et si intelligent!

Le pharisien d'aujourd'hui possède aussi son inquiétante certitude: Merci, ô mon Dieu, de m'avoir fait si lucide, si intransigeant. Merci de ne m'avoir pas fait comme le reste des hommes, comme, ce publicain de Jean Lesage qui croit à la coopération entre les Canadiens, qui ne sait pas, le pauvre, que seule la haine a de l'avenir en politique!

Un enfant pose des questions, un adulte pose des questions Le seul qui n'interroge plus ou qui ne s'interroge pas c'est le pharisien adolescent, car il sait tout.

Personne n'est plus comiquement arrogant qu'un blanc-bec qui vient de découvrir une idée et s'imagine en être l'auteur. Dans une pièce d'Edmond Rostand, le coq Chantecler croit que c'est lui qui fait lever le soleil avec son chant.

Malgré ses cocoricos, une certaine jeunesse dans un Québec qui pourtant change de visage, dans un Québec qui bouge, dans un Québec qui va de l'avant, ne semble pas se douter que le phénomène social qu'elle représente est celui de l'évolution régressive. Prenant l'histoire à rebrousse-poil, ces adolescents retardés oublient qu'il y a longtemps que nous étions au travail pendant qu'ils frottaient dans leurs berceaux leurs yeux ensommeillés. Ils ressortent aujourd'hui de la naphtaline des idées depuis longtemps abandonnées par mes contemporains quand leurs esprits se sont ouverts. Dans l'histoire du monde, combien de jeunes gens, hélas, sont morts pour une cause à laquelle, s'ils avaient vécu, ils eussent cessé de croire!

J'ai déjà dit que je comptais sur la bonne volonté de tous les Québécois pour maintenir un esprit de discipline sereine. Aux jeunes, j'ai demandé de ne pas nuire à la réputation du Québec, car cette réputation c'est leur avenir!

Le progrès économique de la province dépend étroitement du climat de paix sociale qui doit y régner. La jeunesse du Québec me croit, j'en suis sûr, quand je dis que je ne la confonds pas avec les exceptions dont je viens de parler. Je l'admire d'autant plus qu'elle sait résister à la tentation de la mesquinerie et ne veut pas donner à sa province un casier judiciaire qu'exploiterait la publicité cruelle d'une certaine presse étrangère. Il y a en effet, un certain journalisme dont le cynisme est l'habitat naturel et qui ne sait tout simplement pas quoi faire d'une bonne nouvelle, d'une nouvelle qui prouve que parfois l'homme réalise son idéal de dignité. La jeunesse du Québec continue de se méfier des groupes qui ne voient systématiquement qu'une facette unique des questions complexes. Elle sait reconnaître les aspirants-ratés qui aujourd'hui passeraient inaperçus s'ils n'avaient pas de mauvaises manières, car la grossièreté est la personnalité du faible.

C'est par ses résultats qu'on doit juger d'une politique. Que produit cette attitude agressivement négative? Elle ne peut que paralyser traîtreusement, elle ne peut que désarmer ceux qui veulent livrer dignement le combat utile.

Les élèves du cours classique se demandent peut-être comme je me le demandais à leur âge, à quoi peut bien servir l'étude des légendes antiques. À part les beautés littéraires dans leur fraîcheur première, j'y trouve maintenant une sagesse humaine qui ne m'avait pas alors frappé. Il est une de ces légendes qui m'est revenue à l'esprit pendant mon séjour en Grèce, il y a un mois, et qui m'a convaincu que les mythes anciens avaient leur origine dans la réalité. Pendant qu'Hercule combattait l'hydre de Lerne, un scorpion le piquait au talon. Tâche gigantesque de l'un, agressivité mesquine de l'autre.

Déjà, donc, dans l'Antiquité, l'on avait remarqué que ceux qui livrent combat pour autrui s'exposent encore à des attaques au ras du sol. Mais j'en reviens à mon thème principal: puisque l'instruction doit rendre inexcusables les préjugés, pourquoi trouve-t-on encore une masse impensante, moutonnaire, injustement émotive, haineusement intransigeante, dans une certaine jeunesse que l'instruction n'a menée qu'à l'agnosticisme? Pourtant, le jugement devrait suivre la même courbe ascendante que celle de la connaissance. N'est-ce pas, par exemple, fermer systématiquement son esprit à la vérité, n'est-ce pas cultiver délibérément le sophisme que d'utiliser comme on l'a fait contre la monarchie constitutionnelle des arguments qui ne valent que contre la monarchie absolue.

La plus dangereuse des erreurs est une vérité légèrement déformée. Et quand on se contente de demi-vérités, c'est qu'on veut mettre l'accent sur la moitié qui contient le faux.

Le magazine américain TIME nous reproche d'avoir « overiooked chat bolatecily came to be recognized as the high moment of Quebec – the Qu.eon's remarkably lucid and positive speech ». Ce qui est tristement ironique, c'est qu'en réalité seuls les partisans du statu quo 1867 auraient pu manifester contre la Reine du Canada. Son titre même implique que notre pays est maître de ses destinées et qu'il a été décolonisé. Mais, à travers les vociférations, il ne fut pas facile de comprendre le sens profond et le prolongement de sa phrase : « Le rôle de la monarchie est de garantir l'exécution de la volonté populaire ». Pour celui qui connaît le sens élémentaire des mots et qui prend la peine de les écouter avant de protester « a priori », cela veut dire que si l'on veut être séparatiste, si même l'on veut être antimonarchiste, on a la liberté de l'être par des moyens légaux, civilisés, (pourquoi pas courtois?) en s'efforçant de convaincre la majorité de ses concitoyens. Plutôt que d'avouer honteusement qu'on n'a pas l'appui de cette majorité, l'on préfère la clandestinité et le désordre et même les souffrances de l'anarchie.

Il me semble que ne pas comprendre un message aussi clair implique que l'on veut fermer obstinément son esprit, afin de penser à côté de la question.

Pourquoi le monde ne pourrait-il pas progresser sans drames? Et le drame commence avec le refus du dialogue, sous prétexte qu'on peut aller plus vite en brusquant les choses. On peut aller plus vite, mais on peut aussi se tromper de route!

On peut prendre celle qui mène à l'impasse. Ou au précipice surtout quand le guide est un aveugle.

La façon la plus efficace et la plus hypocrite de lutter contre le progrès, c'est de le brusquer. Ennemi de la tradition immobile, partisan du progrès en puissance qui se manifeste par l'évolution rapide du monde, je refuse de croire que notre salut n'est pas dans une volonté populaire éclairée par la charité et la compréhension mutuelle. Je m'excuse d'avoir prêché devant des gens convaincus puisque je me trouve ici au carrefour de toutes les largeurs d'esprit. Depuis 150 ans, les Anglais se plaisent à dire que la bataille de Waterloo avait été gagnée sur les terrains de jeu du collège de Eton, mais je ne crois pas d'ajouter que la victoire de l'intelligence sur les préjugés peut être remportée dans des collèges comme celui-ci.

C'est dans ce lieu que je veux réaffirmer ma foi dans le principe que tout ce qui fait Québec grand, fort et autonome, enrichit le Canada, que tout ce qui sert le Canada enrichit le monde, c'est-à-dire la civilisation, c'est-à-dire l'humanisme généreux que des collégiens privilégiés viendront puiser ici, dans l'institution qu'a rêvée, qu'a voulue, qu'a réalisée le guide que nous ne remercierons jamais assez le Ciel de nous avoir donné, Son Excellence Monseigneur Maurice Roy.